Document generated on 10/12/2024 12:10 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Devant ses yeux aveugles

Danielle Dussault

Number 50, Summer 1997

50

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4561ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dussault, D. (1997). Devant ses yeux aveugles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 90–96.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Devant ses yeux aveugles

Danielle Dussault

Depuis quelque temps, je me sens épiée. J'ai beau m'asseoir près de la fenêtre, j'ai la certitude que tous mes amis me surveillent. Mais le pire… c'est cette impression, le sentiment étrange que même les objets de cette classe m'observent : les bureaux sagement alignés, le tableau, les livres, surtout les livres. Derrière moi, on chuchote. Lorsque je suis entrée, on m'a dit *n'y pense pas, ça va passer.* Ils ne sont pas dupes les élèves de cette classe. Eux, ils savent, j'en suis certaine. D'ailleurs, tout le monde le sait. Sauf toi. Et pourtant ça crève les yeux. Même un inconnu le devinerait tout de suite. D'ailleurs, il me semble que cela paraît à cause de cette voix méchante qui ricane en moi *mademoiselle, debout, on sait tout, avouez !* La voix résonne haut et très fort dans ma tête. *Allez petit cœur, parle, mais parle donc !* Ce sont toutes ces pensées que je ne sais empêcher qui me font mal. Pour cette raison, je reste muette comme une tombe. Le reste, de toute manière, parle à ma place. Mes fréquentes rougeurs en classe, mes balbutiements et, quand tu m'interroges, mes airs rêveurs, presque stupides. Mes trous de mémoire, ils sont immanquables, parce je ne me possède plus quand tu lèves ton regard sur moi. Chaque fois que ça arrive, les autres élèves rient. C'est qu'ils savent la vérité. Toi, tu ne t'es rendu compte de rien. Pourtant tu es malin. Mais il y a des évidences qui échappent même aux plus futés. Seulement voilà, on m'a annoncé tantôt au téléphone que tu ne pouvais pas te rendre compte. Désormais, cette vérité que j'ai cherché à te dissimuler, t'échappera pour toujours.

Depuis que je suis entrée, personne ne parle. Je m'assois près de la fenêtre. C'est une habitude que j'ai prise depuis que je vais à l'école. J'aime pouvoir regarder dehors quand je pense. Cela

n'a rien à voir avec le fait que je ne désire pas écouter. Je ne désire même que ça. Si tu savais comme je voudrais t'écouter aujourd'hui, comme j'aimerais t'entendre parler. Mais tantôt, on m'a fait comprendre que tu ne parlais plus, on m'a dit que maintenant, tu gardais le silence toi aussi. J'ignore si tu recevras cette lettre, je l'ignore vraiment. Mais je continue de l'écrire parce que c'est la seule chose à faire en ce moment. De temps à autre, je regarde par la fenêtre… qui me regarde aussi.

Les professeurs devraient toujours se méfier des élèves qui s'assoient près des fenêtres. Mais les professeurs ne savent rien. On est obligé de tout leur montrer. De leur expliquer. Et puis il faut s'exprimer en classe. Moi je ne parle pas. J'en suis incapable. J'écris des lettres. Ça fait déjà une vingtaine que je t'écris depuis le début de l'année. Parfois, j'imagine que j'ai le courage de te les envoyer, je fais semblant de croire que tu les lis. Mais on m'a fait savoir au téléphone que tu ne lisais plus, on m'a dit que, de toute façon, tu n'allais plus jamais lire aucune lettre. À quoi bon alors te les envoyer ? Je regarde mes lettres, les déplie lentement et commence à lire. Cela m'embarrasse. Il arrive toujours un moment dans la lettre qui me bouleverse, une phrase ou un mot qui me met tout à l'envers et, finalement, je ne peux pas me résoudre à continuer. J'éclate de rire, je ris à en perdre le souffle, tête appuyée sur mes bras. Personne ne fait de remarques. Je me dis que je dois être complètement folle. Je sors en courant. Je cours de toutes mes forces en serrant mes lettres contre moi sans savoir où je vais.

Une fois seulement j'ai essayé d'en parler à ma tante Léa. Elle n'est pas mariée, la tante Léa, mais je sais qu'elle comprend. Je vois ça dans sa manière d'être une femme. Léa habite une petite maison, très jolie, elle vit avec son fils adoptif Nika. Ainsi l'autre jour, j'étais chez elle dans la cuisine. *Et puis l'école ?* elle me demande comme ça. *Comment ça va ?* Comme elle pose la question de façon ingénue, je me sens à l'aise pour répondre, mais pas complètement. Je réponds que *ça va bien, ça va même très très bien, impeccable, de bonnes notes !* Je me tortille sur ma chaise.

C'est que j'ai beaucoup de mal à mentir. Je suis vraiment entière ! Aussi je me mets à sentir cette drôle de boule dans la gorge. Tout à coup ça vient, ça monte vite, une émotion ! Les larmes trop longtemps retenues… explosent par petites saccades indécentes. Je pleure et ma tante Léa, consternée, va me chercher la boîte de papiers mouchoirs. J'en tire un premier, un deuxième, puis finalement un troisième. C'est évidemment l'instant précis que choisit Nika pour faire son entrée dans la cuisine avec son camion de pompier. En d'autres temps, il est tout à fait drôle, mais là, franchement, j'aimerais mieux qu'il se trouve ailleurs. Il hurle qu'il vient éteindre les feux, *vroum, vroum, vroum*, il fait le bruit avec sa voix et quand les sons se précipitent hors de sa bouche, ils portent avec eux ce drôle d'accent vietnamien.

Je me dis qu'il n'arrivera jamais à éteindre le feu qui est en moi, c'est un feu de camp géant, *Nika, au secours, je brûle, je brûle* je lui crie soudain. Il m'arrose et les flammes disparaissent comme par enchantement. Il demande pourquoi j'ai des larmes sur mes joues. Je répète plusieurs fois *pour rien, pour rien, c'est à cause de toi qui m'arroses* je dis. Léa touche mon avant-bras, elle me demande tout bas *c'est pas l'amour, par hasard, qui te ferait cet effet-là ?* Surprise, je balbutie mon étonnement, *comment fais-tu pour savoir ça, comment faites-vous tous ? Tout le monde est au courant, sauf lui.* Je cogne avec mes poings sur la table, *lui, il ne sait rien, ne se doute pas.* Léa sourit *qui ça, lui ?* J'enroule mon Kleenex autour du doigt, je l'enroule jusqu'à ce que mon doigt devienne bleu, ça déchire, tout se brise. C'est quand même renversant, je ne parviens pas à dire son nom, dans ma bouche les syllabes se battent, *c'est… il s'appelle…* Léa prête l'oreille… en vain. Je ne parviens pas à dire son nom. Alors elle me lance une petite phrase et ça m'atteint comme un choc, elle murmure doucement *peu importe qui, il va falloir que tu le lui fasses savoir.* Je prends un autre Kleenex et je l'enroule de nouveau autour de mon doigt. Nika n'en finit plus de m'arroser pour éteindre le feu.

□

La phrase de Léa continue de hanter mon esprit. J'essaie par tous les moyens de la chasser. Comment te faire comprendre mon secret ? Tu n'as pas saisi que je t'aimais. Je croyais qu'à force de t'aimer, même en silence, tu devinerais. Maintenant je sais qu'à moins de te le dire, tu ne le sauras jamais. Seulement, à quoi bon ? On m'a dit tantôt que tu ne pouvais pas comprendre. Mais je m'en moque, je continue de t'écrire.

Il faut que je te raconte tout depuis le début. Tu seras étonné d'apprendre que si je restais à l'école après les heures de cours, c'était parce que j'étais incapable de quitter les lieux. N'as-tu jamais trouvé surprenant le fait que j'aille à ton bureau, toujours vers les cinq heures, exactement une demi-heure après la fin des classes ? Je dois t'expliquer que, pendant toute cette demi-heure, je m'exerçais à me répéter dans le couloir *j'y vais, j'y vais pas, j'y vais, j'y vais pas* ; ça se transformait invariablement en *j'y vais*. Au terme de ces mille huit cents secondes d'enfer, je parvenais à traverser enfin le seuil de ta porte. Tu levais tes yeux sur moi, sans me saluer ou même t'étonner, comme si ça allait de soi, que je sois là, dans ton bureau, à te demander n'importe quelle sottise qui me passait par la tête au sujet de la matière. Je me penchais alors vers toi, *tel passage dans le livre, je n'ai pas compris, ça me paraît obscur*, j'essayais de bien parler et quand je prononçais ce mot-là, *obscur*, j'avais envie de fondre, parce que je me sentais bête à en mourir. Je te trouvais patient. Peut-être simplement, accomplissais-tu la tâche exemplaire que ton métier exigeait. Tu étais toujours disponible, presque bienveillant, aimable. Mais on m'a fait savoir que tu n'allais plus jamais recevoir personne à ton bureau, personne.

Aujourd'hui j'ai quand même arpenté le couloir en espérant que tu m'ouvrirais la porte. J'ai attendu une demi-heure, une heure, deux heures, toute l'après-midi, j'ai attendu et je me suis résolue à quitter les lieux très tard sans te voir.

Une fois, je t'ai même attendu jusqu'à la tombée du soir. Tu sortais de ton bureau et je me suis cachée pour te suivre. Tu marchais rapidement, à grands pas, je devinais à ton empressement

que ce n'était pas le froid qui te donnait tant d'élan, mais autre chose. Je t'ai suivi jusqu'à ce café où tu avais rendez-vous… avec une femme. Je suis restée dehors, rivée comme une sentinelle, à la porte du café. Il me semble encore que jamais de toute ma vie je n'avais eu si froid.

J'accrochais tes examens sur le mur de ma chambre, non pas parce que j'étais fière de mes résultats, mais parce tu y avais laissé négligemment la marque de tes commentaires. Tous les soirs, avant de me coucher, je lisais ces petits bouts de phrases, toujours très courts, qui versaient dans l'anodin, *très intéressant, continue*, ou encore qui donnaient dans l'enthousiasme, *bravo pour cette tournure !* Je lisais tes remarques à voix haute, me les répétais et les savourais jusqu'aux petites heures du matin tellement je me trouvais heureuse d'avoir récolté un signe écrit de ta main. Mais ta main, pourquoi parler de ta main, alors qu'on m'a dit tantôt que tu n'écrivais plus. Le matin, je me réveillais, après avoir dormi quelques heures. J'avais hâte d'aller à l'école, je ne déjeunais pas, je courais, mes jambes volaient vers toi. Quand j'entrais en classe, je n'osais te regarder, je passais devant toi, feignais la plus maladroite des indifférences, vite, j'allais m'asseoir à ma place tout près de la fenêtre. J'ouvrais mon cahier pour cacher mon émoi.

Les autres ont rapidement constaté que je ne parlais plus en classe comme autrefois. Peut-être te souviens-tu à quel point j'aimais les faire rire, je trouvais n'importe quoi pour attirer ton attention. Mais tu ne prêtais aucune considération à mes propos, pas une seule fois n'as-tu réagi à ces blagues qui étaient, je dois bien l'admettre à présent, plutôt enfantines, des blagues qui me donnaient toujours un tel sentiment du ridicule qu'au lieu de me taire, je tentais de me racheter avec de nouvelles histoires qui devenaient, tu le devines bien, complètement stupides. Les autres s'esclaffaient et moi, à travers l'énormité de leurs rires, je pouvais m'entendre pleurer. J'aurais tant de fois voulu te faire comprendre à quel point je t'aimais au lieu de mettre en scène ce désarmant spectacle rempli d'un pauvre humour tout criant. Je vibrais d'amour pour toi, je frémissais de rage à ne pas savoir parler, à

ignorer l'attitude et les mots justes pour t'atteindre. Mais voilà, on m'a dit qu'on ne pouvait plus t'atteindre désormais.

Quand je parvenais à t'adresser enfin la parole, c'était toujours pour te demander un renseignement qui n'avait de captivant que le simple fait de constituer un pont entre toi et moi. Je posais des tonnes de questions et tu croyais, sans doute, avoir affaire à un petit singe savant. Il n'en fallait rien croire, car pendant que je te demandais *à quel type de narrateur on devait avoir recours pour écrire*, j'agonisais d'amour pour toi.

□

On m'a annoncé tantôt… on m'a dit… Savais-tu seulement qu'une élève avait failli t'envoyer mille fois cette lettre ? Savais-tu que cette élève, c'était moi ? Comment cet amour pouvait-il t'échapper alors que tu possédais le don inouï d'interpréter les secrets dans les livres ? Comment pouvais-tu être à ce point aveugle alors qu'il te suffisait d'une seule lecture pour saisir les intrigues et les mystères qui se tramaient entre les êtres dans les romans ?

Tout ce que tu nous enseignais en classe, je le copiais sur des feuilles quadrillées. Je transcrivais minutieusement chacune de tes paroles et, le soir venu, je recopiais mes notes dans un cahier noir ; j'écrivais ton nom au-dessus de chaque page. J'ai dû écrire ton nom des milliers de fois sur des feuilles. Partout, sur ma table de travail, on peut trouver les syllabes de ton nom.

Mais on m'a bien fait comprendre que toi, désormais, tu ne l'écrivais plus nulle part. Je ne peux admettre cela, ton nom… on m'a dit au téléphone que tu n'en avais plus. On m'a dit… plus jamais.

Tu dois bien te demander pourquoi je t'écris une lettre aussi longue. Tu dois être surpris, j'en conviens. Je crois plutôt que j'imagine ta surprise comme une chose toujours possible, une éventualité qui me troublerait encore malgré ce qu'on m'a annoncé tantôt… Seulement je ne pouvais croire personne. Mes oreilles refusaient d'entendre la nouvelle de ton départ. Mais j'ai

dû me rendre à l'évidence. Une fois seulement lorsque je t'ai vu partir avec cette femme à tes côtés, j'ai compris que jamais tu ne saurais rien de moi. Alors j'ai voulu disparaître puisque je ne comptais pas à tes yeux. Je le sais maintenant. Je n'étais pour toi qu'une enfant. J'ai cessé d'écrire ton nom, mais je n'ai pas oublié ton visage. Je t'aimais ; j'ai ce regret de ne te l'avoir jamais dit.

XYZ
La revue de la nouvelle

Complétez votre collection...
4 $ l'exemplaire au lieu de 6 $

nº 13 : Spécial chiffre treize
nº 14 : Thème libre
nº 15 : La laideur
nº 16 : Thème libre
nº 17 : Auteurs suisses
nº 18 : La vérité
nº 19 : Auteurs français
nº 21 : Personnages littéraires
nº 22 : Chambre à louer
nº 23 : Thème libre
nº 24 : L'étranger /l'étrangère
nº 25 : Erreur sur le numéro
nº 26 : Thème libre
nº 27 : Les mesures du temps
nº 28 : Nouvelles d'une page
nº 29 : Écrans
nº 30 : Les Montréal d'XYZ
nº 31 : Lauréats du Concours XYZ
nº 32 : Salle d'attente
nº 33 : Belgique
nº 34 : Colères !
nº 35 : Thème libre
nº 36 : Poste restante
nº 37 : Thème libre
nº 38 : Rencontre d'un autre type
nº 39 : Cas limite
nº 40 : Alcôve
nº 41 : 10e anniversaire
nº 42 : Nouvelles chinoises
nº 43 : Thème libre
nº 44 : Parfums
nº 45 : Regards
nº 46 : Voici le temps des Assassins

Numéros épuisés : 1 à 4 inclusivement, 11 et 20.
Prix indiqués toutes taxes incluses • Nº d'enregistrement de la TPS : 121 138 234.

Nom
Adresse
Ville Code postal
Téléphone
Je commande les numeros suivants
_____ x 4 $ _____ $

Ci-joint ❑ chèque ❑ mandat ❑ ❑
numéro exp.
signature

Retournez ce bon de commande à :
***XYZ. La revue de la nouvelle*, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1**
Tél. : 514.525.21.70 • Téléc. : 514.525.75.37